20me Année — N° 6150 | BUREAUX : RUE NEUVE, 17 | UN NUMÉRO 15 CENTIMES | BUREAUX : RUE NEUVE, 17 | Vendredi 6 Mai 1881

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné, pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS

Roubaix-Tourcoing. Un an . . . 18 50
Un mois . . . 1 50
Hors de Roubaix-Tourcoing, Seine, Seine-et-Oise, Belgique, Hollande, Allemagne, Autriche-Hongrie, Suisse, Italie, Espagne, Portugal, Grande-Bretagne, Irlande, Turquie, Egypte, Etats-Unis, Mexique, Canada, Indes françaises, Colonies françaises et Pays de Protectorat, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement, continué, sauf à réception d'avis contraire, sera considéré comme renouvelé.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A ROUBAIX, aux bureaux du journal ;
A LILLE, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Journal*, Grande Place (entrée par les bureaux Saint-Etienne) ;
A TOURCOING, rue d'Havré, 25 ;
A ARMENTIÈRES, rue de Lille.
A PARIS, aux bureaux de l'*Agence Havas*, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ALFRED REBOUX

INSERTIONS

Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : . . . 30 c.
Faits divers : . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal ; à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande Place ; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse) ; à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 5 MAI 1881.

BOURSE DE PARIS *Service gouvernemental*	4 MAI	5 MAI
3 0/0	84 25 /.	84 70 /.
3 0/0 amortissable	85 75 /.	86 20 /.
Amortissable nouveau	85 20 /.	85 60 /.
4 1/2 0/0	114 50 /.	114 00 /.
Emprunts 5 0/0	119 65 /.	119 90 /.

Service particulier	4 MAI	5 MAI
Act. Banque de France	5400 00	5485 00
» Société générale	745 00	745 00
» Crédit f. de France	1682 00	1690 00
» Chemin autrichien	715 00	713 00
» Lyon	1720 00	1735 00
» Est	785 00	785 00
» Ouest	835 00	840 00
» Nord	1840 00	1850 00
» Midi	1180 00	1192 00
» Suez	1817 00	1862 00
5 % Péruvien	00 00	00 00
Act. Banq. ottom. (anc.)	664 00	679 00
» Banq. ottom. (nouv.)	000 00	000 00
Londres court	25 25 50	25 25 50
Préd. Mob. (act. nouv.)	760 00	755 00
Tarc	16 97	16 97

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch, et Cie, du Hâvre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 4 mai.

Ventes 200 b. Marché inchangé.

Liverpool, 4 mai.

Ventes 8,000 b. Marché calme.

New-York, 4 mai.

New-York, 10 9/16.
Recettes 7,000 b.
New-Orléans low middling 76 /.
Savannah » » 77 1/2

BULLETIN DU JOUR

Nous devons approcher du moment psychologique. Une dépêche nous apprenait hier que Sir Dilke, à la Chambre des Communes, avait affirmé que l'occupation de Bizerte, ne serait que temporaire, ainsi que M. Barthélemy-Saint-Hilaire s'y était engagé dans une conversation avec lord Lyons. Or, il est à noter qu'il avait été déjà fait allusion une première fois, dans le Parlement anglais, à cette conversation et que le *Journal officiel français*, avait supprimé cet intéressant passage, dans l'analyse qui donne chaque jour des débats de la Chambre des Communes. La même lacune est à constater encore aujourd'hui. Serait-il donc vrai, ainsi que l'avançait naguère la *Gazette de Colonne*, qui a, de la façon la plus notoire, le caractère officieux, que dans l'entreprise de Tunis la fin sera plus délicate que le commencement ?

« En disant cela, continuait la feuille bismarkienne, nous songeons moins à la possibilité qu'à leur grand regret les troupes françaises ne rencontrent pas l'ennemi qu'elles cherchent, qu'à la possibilité que le gouvernement français se heurte à *un ennemi sur lequel il ne comptait pas*. Nous voulons parler du succès diplomatique de cette campagne, *succès qui nous semble aussi incertain que celui des armes est assuré*. Dans sa note à son ambassadeur Essad-Bey, la Porte insiste expressément sur sa souveraineté sur Tunis, souveraineté non seulement religieuse, mais politique. *Ceci ne peut pas être mis en doute*. L'annexion de Tunis ou un protectorat qui équivaudrait à l'annexion sont tous les deux très-difficiles diplomatiquement. En outre, par cela même, l'Italie et l'Angleterre auraient les mains libres à Tripoli et en Egypte, ce qui ne pourrait pas faire, certainement, le jeu de la France. La Porte pourrait plûtot se résigner à voir le bey actuel remplacé par une autre personnalité. De toutes manières il est sûr que la question tunisienne donnera beaucoup à faire à la diplomatie.

Que veut dire ceci, et quel genre de difficultés prévoit le journal allemand ? Est-ce à dire que l'expédition terminée et lorsque nous chanterons victoire, il nous faille compter avec le mauvais vouloir de certaines puissances ? L'Italie n'a rien à nous apprendre à cet égard. Son consul à Tunis ne se serait pas autrement conduit si elle avait entendu faire pièce à la France : mais l'argent lui manque pour appuyer son hostilité. L'Angleterre doit vouloir tirer quelque profit de la bagarre. C'est assez son habitude : mais cela ne nous dit pas quel intérêt a eu l'Allemagne à couvrir d'une bienveillance attendrie notre campagne en Tunisie ? Il y a dans tout cela un côté énigmatique qui doit préoccuper à juste titre ; aussi serons-nous en droit de ne considérer le succès militaire que comme une première partie gagnée. Il restera au gouvernement à nous prouver s'il a pris toutes ses précautions.

Nous voyons, d'après une dépêche, que le gouvernement attendra la fin de l'expédition contre les Kroumirs et les propositions que le Bardo ne pourra pas manquer de lui faire, avant de formuler ses réclamations et les garanties qu'elle entend exiger. Quant au bey, il continue à pratiquer la politique orientale. Si son premier ministre Mustapha dit, en apprenant le débarquement à Bizerte : « Nous n'avons plus d'autre ressource que de faire prêcher la guerre sainte à Kairouan, » et, d'un autre côté, déclare au correspondant d'un journal de Paris « qu'il aime beaucoup les Français ; » il ne faut voir dans cette diversité de langage qu'un effet de la duplicité musulmane. En présence de ces doubles manœuvres, il faut s'attendre aussi bien à un acte de résistance qu'à une soumission.

Quant au résumé des prétendues conditions que le gouvernement aurait résolu d'imposer au bey de Tunis, il faut ranger ce programme parmi les nouvelles fantaisistes au milieu desquelles il est malaisé de démêler la vérité.

En Italie, on ne croit pas que l'ordre du jour de confiance obtenu par le ministère doive avoir pour résultat de maintenir intégralement le cabinet Cairoli. M. Nicotera, par son intervention, a sauvé le ministère, et il semble difficile qu'il n'en devienne pas bientôt l'un de ses membres influents. La grande division des partis et l'éventualité de la réforme électorale rendent d'ailleurs précaire l'existence de tout cabinet. Si le Sénat adoptait, ce dont on doute, la réforme électorale, il faudrait faire des élections générales, et il est impossible de prévoir ce que serait la prochaine Chambre, après l'accroissement notable que recevrait, par cette réforme, « le pays légal. »

D'après une dépêche de Florence, l'opinion publique, en Italie, est très-émue par les accusations des journaux français contre M. Maccio. La correspondance publiée à cet égard par le *Journal des Débats* produit une véritable sensation. On dit hautement qu'il est du devoir du gouvernement de défendre son consul à Tunis s'il a été calomnié, ou de le révoquer s'il s'est réellement livré à des manœuvres contraires aux rapports d'amitié qui existent entre la France et l'Italie. De toutes façons, dit-on, il est urgent, dans l'intérêt même des deux pays, de découvrir la vérité, et l'on assure que le gouvernement a déjà résolu l'envoi à Cagliari et à Tunis d'agents spéciaux pour procéder à une enquête. Mieux vaut tard que jamais.

LE PARTI CONSERVATEUR ET LES ÉLECTIONS PROCHAINES

Le *Français* publie aujourd'hui, sous la signature de son rédacteur en chef l'article suivant :

Nous étions encore sous l'impression des conseils que M. Chesnelong a donnés à ses amis politiques dans son discours de Lyon quand l'*Union* a, ces jours-ci, présenté, sur la conduite à tenir dans les circonstances actuelles, des vues différentes. M. Chesnelong, se préoccupant particulièrement des prochaines élections, voulant grouper dans ces élections le plus grand nombre de candidats résolus à combattre la détestable politique du gouvernement, fait appel aux honnêtes gens de tous les partis, et, pour que cet appel ait quelque chance d'être entendu, il ne demande à aucun de renoncer aux espérances de son parti. Poser la question électorale dans ces termes très larges, ne pas exiger des candidats autre chose qu'une ferme résolution de combattre pour la liberté religieuse et la paix publique, éviter tout ce qui perpétuerait jusqu'au scrutin et dans la bataille des élections les malheureuses divisions des conservateurs, et pour cela accorder loyalement aux candidats dont on soutient la candidature, comme aux électeurs dont on sollicite les suffrages, la faculté de penser ce qu'ils veulent sur des questions dont on ne veut pas soumettre la solution aux «hasards d'un scrutin», telle est visiblement la conduite que M. Chesnelong a recommandée, et que nous trouvons en effet fort sage.

L'*Union*, sans désavouer formellement ce qui a été si éloquemment dit à Lyon dans la conférence présidée par M. Lucien Brun, se place à un autre point de vue que le point de vue particulier des prochaines élections ; il ne paraît pas s'agir avant tout pour elle de constituer contre la politique du gouvernement un parti d'opposition accru de toutes les convictions libérales blessées et de tous les intérêts conservateurs menacés ; ce qu'il faut, suivant elle, c'est former un parti de gouvernement « capable de satisfaire aux besoins du pays et sur lequel le roi puisse s'appuyer. » N'attachant qu'une importance secondaire au nombre des électeurs qu'elle pourra rallier et des candidats dont elle aura raison d'espérer le succès, l'*Union* est tout naturellement conduite à insérer dans le programme une condition que M. Chesnelong omettait et qui — imposée aux bonapartistes mécontents du prince Napoléon et aux républicains mécontents de la république — aurait pour inévitable effet d'écarter immédiatement un nombre plus ou moins grand de candidats et d'électeurs : la condition d'un acte de foi à la monarchie et de soumission au roi.

Cette manière de corriger en le restreignant le programme de M. Chesnelong se comprend chez ceux qui se désintéressent plus ou moins du résultat des élections ; elle se comprendrait même chez les autres, s'il n'y avait sur les frontières du parti conservateur et dans ce parti même que des esprits faisant aussi nettement que les amis de l'*Union* profession de royalisme.

Mais on ne peut guère prétendre qu'il en soit ainsi. Sans doute le gouvernement républicain est en train de détruire les espérances de ceux qui ont cru à la possibilité d'une république conservatrice et sans doute aussi le chef du parti bonapartiste a pris soin lui-même d'écarter de ce parti tous les amis de la liberté religieuse, de ce que les honnêtes gens désirent de l'empire ou de la république, il ne s'ensuit pas que ces honnêtes gens soient disposés à une abjuration publique et solennelle, et que beaucoup ne se croient pas engagés à garder aux idées qu'ils ont servies une fidélité plus théorique qu'active, mais exclusive de toute adhésion formelle à la royauté. Si tel est l'état d'un certain nombre d'esprits, que ce nombre soit restreint ou considérable, il ne faut pas le négliger, car on ne néglige les petits auxiliaires que quand on est sûr de gagner sans eux quelque grande victoire. Cette situation n'est pas la nôtre ; obligés de faire appel aux amis du deuxième degré comme aux amis du premier, nous devons donc renoncer à exiger des candidats et des électeurs autre chose que ce que leur demande M. Chesnelong.

Nous savons bien que, même avec l'appui de ceux dont notre réserve nous vaudra le concours, nous ne pouvons pas obtenir aux prochaines élections la majorité. Mais nous confessons qu'à défaut d'une majorité à laquelle nous ne pouvons guère aspirer, nous voudrions former la minorité la plus large, la plus solide, la plus nombreuse possible. Peut-on soutenir qu'il soit indifférent pour les conservateurs d'être ou de ne pas être représentés soit à la chambre des députés, soit au sénat ? Peut-on soutenir que, s'ils doivent être représentés, il ne vaille pas mieux qu'ils soient représentés par 200 membres du Sénat ou de la Chambre que par 150, que par 100, et par 100 que par 50 ? Plus la minorité opposante aura réuni de suffrages dans les élections et plus il faudra que le gouvernement discute devant le pays avec elle. Plus elle comptera de sénateurs et des députés plus elle exercera d'action dans les Chambres. Sur deux cents sénateurs ou députés, on a plus de chance qu'il se trouve des hommes de talent et d'habiles orateurs que sur cent. Ce n'est pas en se réduisant et en s'épurant qu'une minorité devient majorité, c'est en s'accroissant peu à peu par de nouveaux éléments. Ne sont-ce pas du moins ces considérations qui ont toujours conduit les conservateurs aux élections et leur ont inspiré, quand ils y allaient, de donner à leur programme le caractère le plus compréhensif, afin de ne laisser en dehors de leur camp, c'est à dire dans le camp ennemi, que ceux dont ils étaient absolument sûrs de ne pouvoir pas conquérir l'adhésion.

Mais, nous dit-on, la minorité à laquelle se trouvent réduits les conservateurs du Sénat et la Chambre des députés n'a rien empêché. En êtes-vous sûrs ? N'eût-elle fait qu'arrêter au mois de novembre le gouvernement dans l'affaire de Grèce, il nous semble que déjà ce serait quelque chose. Vous relevez tout le mal que le gouvernement a accompli malgré elle. Etes-vous certain quelle absente ou encore plus faible il n'eût pas fait plus de mal encore, et ne l'eût pas fait plus vite et plus librement ? Mettons que vous en soyez certain, et qu'en effet la minorité n'ait rien pu empêcher ; elle a pu tout dénoncer. Croyez-vous qu'il soit sans intérêt qu'à chaque séance, à chaque occasion, dans chaque question, les excès et les fautes du gouvernement puissent être du haut d'une tribune, signalés, exposés, condamnés par des orateurs éloquents ? Croyez-vous que tel discours de M. Keller de M. Lamy, ou de M. le baron Reille, ou de M. Lorois, à la Chambre des députés ; de M. Laboulaye, de M. Simon, de M. de Parieu, au Sénat, n'ait pas eu un bien plus grand effet que les articles de vingt ou trente feuilles de l'extrême droite ?

La preuve qu'il n'est pas indifférent à nos adversaires d'avoir contre eux une minorité nombreuse, c'est qu'ils font tout pour nous enlever la grande masse flottante des électeurs sans parti pris, et c'est qu'étant les plus forts ils ne dédaignent cependant pas de compter pour eux ceux qui ne sont pas formellement contre eux.

Les conseils de M. Chesnelong n'ont pas cessé de nous paraître sages, et, après les avoir trouvés excellents, il y a quinze jours, nous ne sommes pas disposé à les mettre aujourd'hui de côté. De toutes parts, d'ailleurs, nous apprenons qu'en France des efforts sont faits pour organiser la lutte électorale, et nous n'avons entendu dire encore que, dans aucun lieu, aucun ami de la monarchie ait, pour la [illegible] ou la préparation d'une réunion, refusé le concours d'aucun groupe d'honnêtes gens ou mis à ce concours des conditions qui eussent équivalu à un refus. Nous avons donc quelque raison d'espérer que rien ne sera négligé en fait pour enlever à nos adversaires tout ce qu'on peut leur retirer et pour former contre le gouvernement une ligue de tous ceux qui ont quelque respect de la justice et quelque goût pour la liberté, de tous ceux qui ont à cœur l'honneur de leur pays.

FRANÇOIS BESLAY.

La conférence internationale.

Il paraît que le projet de conférence proposée par la Russie pour prendre des mesures internationales contre les révolutionnaires a échoué par le refus de l'Angleterre et de la France d'y participer.

On s'y attendait à Berlin. M. de Bismarck, disent quelques journaux autrichiens, avait lui-même conseillé à la Russie de proposer cette conférence, dans l'espoir d'un échec. Ses vœux sont comblés.

Il atteint son double but : d'abord d'éloigner de nous la Russie qui, au commencement d'un nouveau règne pouvait être tentée de chercher de nouvelles alliances ; ensuite de ramener l'empereur Alexandre III à la politique de son père, c'est-à-dire à l'alliance des trois empereurs.

Il sait fort bien que l'Angleterre ne sera jamais pour nous qu'une alliée platonique, d'autant que nos visées sur Tunis la froissent tout autant que l'Italie.

Notre isolement en Europe, voilà tout ce qu'il désire, et, jusqu'à présent, grâce à l'ineptie de notre gouvernement, il y a réussi.

(*Union*).

Journal de l'expédition française

Camp de Demnet-Rebah, 24 avril.

La pluie continue encore à tomber dans la matinée, et doit, il me semble, retarder le commencement de nos opérations militaires, car sur ces terrains détrempés, nos troupes seraient accablées de fatigue dans leur escalade. En outre, l'artillerie ne pourrait, de ses positions, battre les hauteurs ennemies voilées en ce moment par les nuages.

A midi, le ciel s'éclaircit, le soleil se dégage des nuages, et en quelques minutes, sous ses brûlants rayons, nos toiles de tente sont entièrement sèches. A ce moment, le général de division Delebecque arrive chez le général Ritter. Une longue-vue marine est installée sur un trépied et braquée sur les positions ennemies. Après avoir approuvé le plan d'attaque de ce dernier, qui est excellent, le général Delebecque retourne à son campement du bord de Oun Teboul.

Le bruit que nous devons attaquer demain se répand rapidement dans le camp et remplit de joie nos vaillants soldats. Chacun graisse et nettoie son fusil, aiguise la pointe de sa baïonnette. En mangeant la soupe de midi, les zouaves chantent à tue-tête ce vieux refrain :

Mangeons-en bien aujourd'hui, car peut-être,
Ni vous, ni moi, n'en mangerons demain.

Puis, suivant la coutume de nos colonnes d'Afrique, les soldats vont abattre dans la montagne des arbres entiers et les traînent jusqu'au campement. Sur le front de chaque compagnie de zouaves et de turcos se dresse sur un *cadre* immense bûcher atteignant la hauteur de près de dix mètres et auquel les troupes doivent mettre le feu au moment du départ pour l'attaque. Sur le sommet des candils des zouaves, sont arborés de petits drapeaux blancs avec cette inscription : « Mort aux Kroumirs. »

A la nuit, tous ces bûchers s'embrasent : aucun vent ne règne dans la vallée, et sur tous les points du camp, de hautes colonnes de flammes s'élèvent dans le ciel. Le camp est illuminé *à giorno*. Chez les turcos, la scène devient absolument fantastique. Tous ces tirailleurs, au visage bronzé, se détachant sur les flammes, semblent de vrais démons ; partout retentit leur cri de guerre : « *Aou ! aou !* » Un vieux caporal, Mohamed-ben-Mahi, le loustic de ce bataillon du 1er régiment, entre dans le cercle formé par les turcos et exécute une *cachucha* insensée, pendant que ses camarades frappent en cadence dans leurs mains en criant son nom sur le rythme pour l'encourager.

Deux autres tirailleurs lui succèdent, et nous donnent une représentation de la danse des almées. L'un tient dans ses mains deux mouchoirs, le second s'est caché le visage avec un foulard, et se livre à des déhanchements, qui excitent au plus haut point l'enthousiasme des tirailleurs. Ceux-ci chantent en chœur pour soutenir la danse de leurs camarades : *Dan de lou, ya dan de lou, dan de lou*, et ainsi de suite pendant des heures entières. *Dan de lou* est un refrain qui, chez les Arabes, est la dénomination d'un homme imaginaire qui suit les femmes galantes. Le chœur évoque son nom afin de l'attirer et d'exciter les danseurs. Pour récompenser ceux-ci de leurs fatigues, les officiers leur collent sur la peau du front des pièces d'argent qui restent fixées ainsi durant tout le temps de la danse, celle-ci dura-t-elle des heures entières.

Viennent ensuite des exercices de dislocation : des turcos déposent à terre sur leur mouchoir une épingle et se renversant en arrière, attrapent celle-ci avec les dents. Des turcos s'arment ensuite de leurs fusils et nous figurent la chasse marocaine, en s'ajustant et en bondissant à travers les flammes.

L'exemple devient contagieux : des centaines de turcos, en vrai fils du feu, comme les appelait le général Bourbaki, sautent à travers les flammes en se tenant par la main, forment une immense farandole.

Aux sons de la retraite, tout bruit cesse, le silence renaît dans le camp, et les bûchers abandonnés s'éteignent peu à peu.

Hélas ! à ce moment arrive une estafette du général Delebecque qui nous envoie contre-ordre pour notre attaque de demain, les troupes d'El-Aïoun ne pouvant avancer sur le terrain glaiseux et glissant de la vallée de l'Oued-Djenare.

La bataille est remise, et chacun regagne tristement sa tente.

Camp du Demnet-Rebah, 25 avril.

Ce matin, de nombreux goums arrivent au camp, sous la conduite de cheiks au manteau rouge à franges vertes. Ces goums présentant une force de 200 fantassins et 100 cavaliers armés de fusils de toute provenance, sont là placés sous les ordres du capitaine Barbier du bureau arabe, et devront assurer nos communications quand nous entrerons en pays ennemi. Afin d'éviter toute erreur, et pour que nos soldats ne les prennent pas pour des Kroumirs, on vient de leur distribuer, afin de les faire reconnaître, de larges bandes de laine amaranthe, que ces indigènes arboreront comme signe distinctif autour de leur haïck.

Midi. Le clairon du général sonne le refrain de la brigade, qui est empruntè aux premières mesures du chant de guerre de l'opéra des *Huguenots*, — « Prenant le sabre de bataille. » — Ce refrain est suivi de la sonnerie : « La Casquette » qui annonce l'arrivée du courrier ; mais, hélas ! nous autres les *Roumi*, comme nos camarades de l'armée d'Afrique appellent ici les nouveaux débarqués de France, nous n'aurons rien à recevoir. Les lettres portent presque toutes le timbre des 9 et 10 avril. Avec toutes ces marches en avant, la poste ne sait ou nous trouver et occasionne ainsi un retard considérable dans l'arrivée des courriers.

DICK DE L.

FEUILLETON DU 6 MAI

— 3 —

LE JOURNAL D'UNE FEMME

PAR OCTAVE FEUILLET

VI

12 juin — minuit.

Cette soirée a été moins bruyante et moins bavarde que les soirées précédentes. « La présence du commandant d'Eblis a jeté un froid, » dit Cécile. Je pense qu'elle a simplement élevé un peu le diapason habituel de notre petit cercle. — J'ai remarqué souvent dans le monde cette influence étrange qu'exerce par sa seule présence un homme distingué. Il donne sans le vouloir et sans le savoir, une âme nouvelle aux choses. Qu'il parle ou qu'il se tase, peu importe ; il est là et cela suffit. Chacun se hausse plus ou moins jusqu'à lui, et se sent vivre davantage, il s'établit un courant plus actif et un niveau supérieur. Les moindres incidents prennent de l'intérêt, les plaisirs ont plus de relanes et plus de saveur. On est tout ému et bien aise qu'il soit là. On est quelquefois comme soulagé quand il s'en va ; mais on le regrette, car dès son absence, par cet instinct de phénomène qui perçoit qu'on n'attache plus d'importance à ce qu'on dit, parce qu'il ne l'entend plus ni à ce qu'on fait, parce qu'il n'en sait rien.

Cette après-midi, M. de Louvercy s'était rendu à la gare avec son panier pour y attendre le commandant d'Eblis ; je me trouvais, un peu par hasard et un peu par curiosité, dans mon cabinet de toilette, quand ils sont entrés tous deux dans la petite cour des écuries ; au bruit des roues, j'ai soulevé mon rideau : M. d'Eblis venait de sauter à bas du panier, et tendait les bras en riant à M. de Louvercy, qui, en riant aussi, s'est laissé glisser jusqu'à terre sur la poitrine de son ami. Il y avait, à ce qu'il m'a semblé, dans cette petite cérémonie affectueuse, comme un rappel touchant de la scène terrible de Coulmiers, et j'ai aimé à me représenter les émotions violentes de la bataille et la fièvre de l'héroïsme sur ces deux visages en ce moment souriants et tranquilles.

M. d'Eblis est venu dîner avec nous. C'est un homme d'une taille moyenne et d'une apparence un peu raide, avec cette élégance sombre et correcte qui caractérise les officiers en tenue civile.

Il faut avouer qu'au premier aspect il y a en effet quelque chose d'extrêmement sévère et même de dur dans sa physionomie ; de beaux traits froids, un teint bistré, d'épaisses moustaches en herse, des yeux très-noirs et très calmes, voilà ce qu'on voit d'abord ; et cela n'est pas très rassurant. Mais le plus léger sourire qui apparaît sur tout cela y répand un air de bonté qui rend la confiance. On prend tout à fait courage dès qu'il dit quelques mots, car sa voix est singulièrement douce et musicale. C'est une surprise et un charme que d'entendre cette musique sortir de ces effrayantes moustaches.

J'ai eu plusieurs fois ce plaisir pendant le dîner, ayant été placée à table près de M. d'Eblis. Nous avons commencé par nous taire tous deux ; j'étais intimidée, et peut-être au fond n'était-il pas beaucoup plus brave que moi ; car, enfin, s'il a sa mine sévère, j'ai aussi la mienne, et j'ai remarqué souvent que je produisais un effet de terreur. — Puis, tout à coup, brisant la glace :

— Mademoiselle, m'a-t-il dit, j'ai beaucoup entendu parler de vous aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur ?

— Je sais déjà que vous êtes compatissante pour les malheureux.

— Monsieur !...

— Vous avez été bonne ce matin pour mon ami Roger... Je sais cela.

— Mon Dieu ! tout le monde, je crois, à ma place aurait agi comme moi.

— Sans doute... tout le monde fait l'aumône... mais il y a la manière...

Je lui ai dit que j'étais flattée de son compliment, parce qu'il devait se connaître en bonnes œuvres, attendu qu'il avait été certainement pour M. Roger plus secourable que je ne l'avais été moi-même, et que je n'aurais jamais l'occasion de l'être.

Il s'est incliné, et il a repris d'un accent doux et triste :

— Je ne sais pas si je lui ai rendu un grand service... en le tirant de là !

Nous étions partis. Il n'y avait plus de raison pour nous arrêter. Nous avons donc continué de nous dire des choses aimables, tout en nous informant mutuellement et adroitement de nos goûts et de nos dégoûts sur toutes choses, en particulier sur la musique de Wagner, qu'il aime et que je n'aime pas.

Nous avons été malheureusement interrompus par une étrange folie de Cécile — Cécile, toujours préoccupée de faire rire son curé pendant qu'il boit, s'est avisée tout à coup de saisir deux cerises accouplées par la queue et de les planter à cheval sur son nez, en levant son joli minois pour les maintenir en équilibre. On a ri, et MM. de Valnesse ont applaudi avec enthousiasme. Alors Cécile a appelé un domestique, a séparé les deux cerises, et les a mises chacune sur une assiette, en disant au domestique :

— Portez cette assiette à M. Henri de Valnesse. — Portez cette autre assiette à M. René.

Pendant que ces messieurs passaient fièrement les cerises dans la boutonnière de leur habit, le commandant d'Eblis regardait la scène avec des yeux démesurément ouverts. Cécile s'en est aperçue et lui a dit avec son audacieuse naïveté :

— Vous semblez étonné, commandant ?

— Pas du tout, mademoiselle,

— Pardon... vous avez l'air très-étonné... Voyons, soyez franc... ma plaisanterie vous paraît du dernier mauvais goût, n'est ce pas ?

— Mademoiselle tout ce que vous faites me paraît charmant.

— Non... vous avez raison... c'était de très mauvais goût.. mais je vais vous expliquer mon caractère, commandant... Il est très compliqué, il est mixte en quelque sorte, et vous allez comprendre pourquoi... c'est qu'il y a en moi un ange et un diable !

— Mon Dieu ! mademoiselle, a dit M. d'Eblis, vous avez à cet égard bien des camarades... Nous avons tous en nous un ange que nous tâchons plus ou moins d'écouter, — et un diable que nous tâchons plus ou moins de faire taire... Au reste, le diable qui vous a suggéré de vous mettre des cerises sur le nez ne doit pas être un bien méchant diable !

— Je vous remercie, commandant, a repris Cécile ; la leçon y est... mais elle est douce. Comme je le disais ce matin à votre belle voisine, vous êtes un père pour moi !

M. d'Eblis a salué en souriant, et nous avons poursuivi le cours de notre conversation en tête-à-tête. Si j'en crois certains indices, ce vaillant soldat serait, comme disent les épitaphes, aussi bon fils que bon ami. Il a une façon grave et tendre de dire : — « ma mère » — qui me paraît être toute une révélation. Ce mot revient avec insistance sur ses lèvres : — « C'est à cause de ma mère... Ma mère le désirait... Cela plaît à ma mère. » — Il a même dans une minute de distraction laissé échapper le mot : — « maman ! » — Il a rougi faiblement sous son hâle, et s'est repris ; mais cette appellation enfantine prononcée par cette voix douce et ce mâle visage n'était pas sans charme.

Après le dîner, Cécile est venue avec sa grâce sans égale tendre la main au commandant, afin de signer sa paix avec lui. Ils ont causé ensemble dans un coin assez longtemps en me regardant par intervalles, de sorte que j'ai compris qu'ils parlaient de moi. Puis Cécile, en passant, m'a dit à demi-voix :

— Ma chère, tu fais des ravages dans l'état-major !

Je ne voudrais pas faire de ravages ; mais, si cela signifie que ma personne lui est sympathique, j'avoue tout bonnement que j'en suis bien aise.

Un instant après, on m'a demandé de chanter quelque chose. J'ai une voix de mezzo-soprano assez forte et assez cultivée, mais je n'aime guère à la produire en public ; on le sait, et on me laisse en général tranquille. Cependant je me suis mise au piano, et j'ai commencé l'air de *Norma*, — *Casta diva*. Ma surprise a été vive, et ma mortification ne l'a pas été moins, quand j'ai vu, au bout de quelques mesures, le commandant d'Eblis ouvrir discrètement la porte du salon et disparaître. J'ai trouvé le procédé médiocre. Je n'ai pas moins continué de perler mes sons avec le soin consciencieux que j'apporte à ce que je fais. Je venais de terminer au milieu d'un murmure flatteur, lorsque M. d'Eblis est rentré ; il est venu à moi :

— Mademoiselle, m'a-t-il dit en me montrant une fenêtre qu'on avait entr'ouverte à cause de la chaleur de la soirée